

Une lettre inédite d'André Suarès sur Romain Rolland

Stéphane Barsacq

Nous remercions Stéphane Barsacq de nous avoir fait part d'une lettre inédite d'André Suarès à Betty, la compagne de sa vie. Cette lettre relate sa rencontre avec Romain Rolland à Villeneuve. Nous la faisons suivre d'un extrait du Journal de Romain Rolland qui renvoie, comme en miroir, cette rencontre.

Romain Rolland et André Suarès furent des écrivains extrêmement proches l'un de l'autre. De deux ans l'aîné de Suarès, Rolland a été son plus proche ami lors de leurs années passées dans « le cloître de la rue d'Ulm ». En butte à une certaine hostilité de ses condisciples, Suarès a toujours trouvé chez Rolland protection et affection, durant ces années capitales de formation. En témoigne le recueil des lettres de Suarès à Rolland réunies sous le titre *Cette âme ardente*. Ce volume couvre les années 1887-1891, donc des années où Arthur Rimbaud était en Afrique. La correspondance riche et complexe entre les deux amis est toutefois encore inédite et reste à découvrir – elle ferait l'objet d'un grand livre, si un jour un universitaire voulait s'en charger. Avec les années, la gémellité va faire place à l'amitié, puis à la rivalité, voire à l'hostilité. En cause ? La réussite (éclatante) de Rolland et l'obscurité (tragique) de Suarès ? Peut-être, mais ce n'est pas tout. Certes, Tolstoï a répondu à Rolland, pas à Suarès ; certes, l'un a eu le Prix Nobel, quand l'autre n'a plus eu d'éditeur ; certes, Rolland a été pacifiste, quand Suarès a été belliciste. Certes encore, les œuvres peuvent être lues en miroir : leurs portraits de Beethoven, où se trouve définie leur idée de « l'homme noble », différent du tout au tout. « J'aime Beethoven, mais je préfère la musique », finira par trancher Suarès. De fait, Suarès a plus d'une fois accusé Rolland dans ses lettres d'avoir manqué à leur pacte d'amitié stellaire ; il en imputait la faute à la première épouse de

Rolland, Clotilde Bréal. Maintenant, Rolland n'a manqué de mots cruels sur Suarès, comme il a pu être indifférent au sort de son ami lors de la Seconde guerre mondiale. Il n'empêche : l'un n'a jamais cessé de penser à l'autre dans un dialogue où tous les sentiments de la gamme amoureuse ont pris place tour à tour, et souvent avec excès. Les œuvres ont dialogué de même, entrecoupées, au fil des années, par des rencontres, de plus en plus rares, mais toujours affectueuses. À cet égard, les rapports de Rolland et Suarès ne sont pas sans évoquer les rapports de Picasso et Matisse ou de Freud et Jung. Les deux textes que nous présentons sont des témoignages émouvants de ces deux anciens frères d'armes, héritiers de Plutarque et de la Bible, partis, avec les années, dans des directions radicalement opposées. On peut les lire en se rappelant de ce qu'avait écrit Henry de Montherlant : « Romain Rolland, Suarès : le temps où un jeune littérateur pouvait avoir, vivants, des aînés qu'il respectait. »

juin 2021

Stéphane Barsacq est écrivain et essayiste. Concernant Suarès, il a préfacé et annoté en 2017, aux Belles Lettres : Contre le totalitarisme. Il a établi l'édition de : André Suarès. Miroir du temps chez Bartillat en 2019, et a préfacé aux Éditions des instants en 2021 : André Suarès. Vues sur Baudelaire.

Lettre d'André Suarès à Betty

de retour d'Italie

Chez R. Rolland
Villa Olga – Villeneuve – Vaud
Suisse

Vendredi matin 5 octobre (1928)

*J'ouvre la fenêtre, ma Chère Chérie : un soleil exquis, des arbres riant, des fleurs, des feuilles heureuses – Noir, le merle dans le pré vert .
Le lac comme une écharpe de soie bleue, tombée de l'épaule des montagnes si bleues, si pures, si argentées, dans la lumière du matin !
Une tranquillité pleine de charme ; une poésie un peu convenue, mais bien moins facile et moins vulgaire que celle des lacs italiens et même de la Rivière de Gènes : il n'y en a pas que pour les voyages de noces : on peut être veuf, ici –*

Je suis dans le vaste Hôtel Byron, presque désert en ce moment, environné d'un parc où Rolland a sa maison et son jardin – Il m'y a retenu une chambre : il ne peut pas me loger chez lui, faute de place, je crois – Mais il n'y a qu'une allée de petits platanes entre ses fenêtres et la mienne –

Il m'attendait à la gare de Villeneuve, où je suis arrivé, hier soir, à cinq heures – Il m'a fait un accueil admirable – J'ai retrouvé l'ami si proche d'autrefois. Et chez lui, son père, qui a plus de quatre vingt douze ans s'est montré aussi cordial qu'il peut l'être : il se tient toujours debout contre l'âge, d'une vaillance rare en sa maigre robustesse, le même petit œil bleu, le même corps étroit, rabougri par le poids des saisons, & sa bonne pipe à la main. Par malheur, il est très dur d'une oreille, et sourd de l'autre : il parle peu & l'entretien n'est pas facile. Non pas triste, pourtant, il semble un peu recueilli – Ce qu'il n'était pas du tout.

Madeleine Rolland très mure & l'air assez volontaire : elle n'est pas blanche, mais sa figure et sa peau sont d'une vieille – Elle n'a plus aucun teint.

Sa mère aussi a gardé longtemps ses cheveux à l'abri de la neige – Elle s'est informée de toi : « Avez-vous de bonnes nouvelles de votre femme ? » m'a t'elle dit – Or, elle ne m'a soufflé mot de ma soeur & de tout ce parti là –

Elle vit dans l'ombre & le culte de son frère – Elle le sert de toutes ses forces ; & comme elle a passé toute sa vie dans le travail intellectuel, la voilà devenue le modèle des confidents & des secrétaires – Elle ne trahira pas son Grand Homme, celle là –

Sa parfaite connaissance de l'Anglais lui permet de rendre à son frère toute sorte de services : ils ont, à présent, des relations très nombreuses & toutes plus intéressantes les unes que les autres avec l'Angleterre, & par là avec les Indiens les plus notoires du moment – Les liens de Rolland avec l'Orient, l'Asie, & même la Chine me semblent ce qu'il y a de plus neuf dans sa vie actuelle & ce qui a le plus de prix, peut-être – Madeleine est certainement très bonne, & fanatique des idées fraternelles – Ils ont de beaux chats noirs & noirs masqués et gantés de blanc, au poil brillant comme velours, & heureux comme les nôtres – La mère chat nourrit en ce moment un charmant petit tout noir de cinq semaines.

Rolland enfin. Il ne va ni bien ni mal – Clopin clopant. Il mange bien, il n'est pas sans appétit – Il se lève très tard & travaille dans son lit. Il ne sait pas trop ce qu'il a, ni même s'il a quelque chose – Il semble beaucoup plus rassuré qu'au mois de juin, sans se plaindre, il parle de lui-même avec une certaine mélancolie – Il est toujours plus répandu dans les milieux de pensée révolutionnaire ou d'esprit libre

– en Europe et en Asie –

Il y tient une place importante ; & il n'a pas tort de se passionner à ce rôle – On lui envoie des livres de toutes parts, en toutes langues – On les lui dédie avec dévotion – Musique, Histoire de l'Art, politique des peuples nouveaux & des rebelles en tous pays, il reçoit tout ce qui paraît dans cet ordre : il doit avoir une bibliothèque étonnante de tout ce qui s'est publié là dessus, depuis vingt ans, sans compter les lettres des Auteurs, leurs portraits, les images & les documents dont on le comble – Je ne me rappelle plus s'il ne m'a pas dit qu'il a dans les quarante mille volumes –

Sa maison est charmante, le site délicieux – Je comprends enfin la séduction du Léman : ce n'est pas pour rien que tant d'Hommes remarquables ont vécu sur les bords de ce lac –

Nous avons causé jusqu'à près de minuit, de tout & du reste – Il m'est très cher – La plupart de ceux qui le jugent mal ne valent pas son petit doigt – Je t'en dirai plus long demain ...

Le lendemain ...

Combien Rolland m'est cher, ma très Aimée – Quelle joie presque douloureuse je goûte à le retrouver près de moi, à me reconnaître près de lui –

Je suis venu le voir avec une espèce de défiance que je me reprocherais, si je ne sentais un tel bonheur à n'en plus rien garder, pas même une ombre : tout est dissipé – Mon cher vieil ami m'est rendu –

Je n'aurais jamais dû douter de lui, jamais être amer en pensant à lui, jamais me retirer –

Il me plaît comme au premier jour – J'aime sa force & ses faiblesses – Tous ses dons de caractère & d'esprit sont des présents que je me fais –

Je suis heureux de toutes ses prospérités ; je serais désolé de tout ce qui le menace ou pis l'afflige – Son intelligence est vaste ; son cœur est riche de bonté ; & je trouve belle cette vie dévouée à la libre vérité –

Non, il n'est l'esclave d'aucun parti – Ses sympathies ne l'enchaînent pas. C'est un Français de la grande espèce, unique au monde, celle des esprits libres, qui sont capables de s'élever, non seulement au dessus de leur propre intérêt, mais au delà de leur propre foi & de leurs plus intimes opinions – Je n'ai pourtant rencontré que lui qui fût bâti de la sorte : voilà ce qui nous unit ; voilà bien la matière subtile dont nous sommes pétris & qui fait notre force, s'il en est une en nous –

Moins cette force là, il n'y a pas de vraie puissance spirituelle –

J'aime mon cher Rolland – J'épie sur son visage & dans tous ses mouvements ce qu'il y a de ressources encore pour la vie – Je lui en vois beaucoup tout de même, en dépit de l'usure précoce & d'une apparence débile – Son appétit est bon – Son courage est solide – Son régime, à souhait – Il respire le meilleur air dans un climat excellent – On ne peut mener une vie plus calme, mieux aménagée, plus régulière que la sienne – Sa sœur l'entoure de soins, & il veille sur lui même avec beaucoup d'attention –

Enfin, ses œuvres le sollicitent toujours avec la même instance – Nous sommes des laboureurs qui disparaissent dans la terre, quand la passion du labour nous abandonne & que nous perdons le goût de la charrue – Son Beethoven sera un monument : le premier volume va paraître ; il doit y en avoir trois autres –

Mon intention était de partir ce soir ou demain – Il me retient avec tant d'amitié que je me retiens aussi moi même – M'en irais je Lundi ou Mardi ? Je ne le sais pas encore ; j'ignore aussi l'heure & la voie ...

André Suarès dans le *Journal* de Romain Rolland

Ce texte fait partie d'un ouvrage édité par la Bibliothèque nationale de France en 2005, d'après le manuscrit autographe du Journal de Romain Rolland : « Romain Rolland. Quelques portraits. Pages inédites du Journal » Imprimé à 100 exemplaires. Choix de Marie-Laure Prévost, Conservatrice générale

Suarès, Villeneuve (Vaud), 4-9 octobre 1928

Suarès reste, du 4 au 9 octobre. C'est le premier séjour un peu prolongé que nous ayons ensemble depuis plus de vingt-cinq ans. Nous y avons autant de plaisir l'un que l'autre. Enfin un ami avec qui l'on peut causer, *de omni re scribili* ! Combien les autres – ceux de la génération Arcos, Duhamel – auprès, ont un horizon borné !

Une riche culture ; rien ne lui est étranger ; et une joie intarissable de voir, d'entendre, de connaître, de comprendre, de conter. En dépit de ses fougueuses passions, qui parfois font explosion, une intelligence souple, vaste et plastique, qui a le goût de la liberté. Le plus étonnant est la jeunesse que son esprit a su conserver.

Beaucoup plus jeune que moi : il en est resté au même point qu'il y a quarante ans, à l'égard de la vie (il n'en aura jamais assez), de la mort (jamais il n'en admettra l'idée) ; il n'est pas arrivé (il n'arrivera jamais) à cet état de détachement où je suis à présent. Et ses gestes, ses contorsions, ses éclats de voix, ses yeux sont tels qu'en l'ancien temps. Mais il a atteint une vue plus large de l'intelligence. Au physique, il a maigri, il va en se desséchant (et c'est mieux que le contraire) ; sa longue chevelure noire se déplume ; la coupe du visage, allongée en un double ovale, accentuée par le haut du front artistement (trop artistement) rasé, la moustache et barbiche style Quichotte et Vélasquez, appelle le grand portraitiste. Mais debout et marchant, il est devenu difforme, une épaule remontée et tordue de côté. (Il ne s'en aperçoit sans doute pas : autrement, il se draperait d'un manteau.)

Il a infiniment lu : ce qui ne surprend pas. Mais ce qu'on n'attendrait pas, c'est qu'il a beaucoup vu, sans être beaucoup sorti de chez lui. Il attire une quantité de personnages excentriques ou frappants, remarquables, qui viennent le trouver et se confient à lui. Il a vu ainsi assez de types extraordinaires, pour écrire une nouvelle Comédie humaine à la Balzac, s'il en avait le talent et le désir. Il sait aussi faire venir avec son flûteau, comme le Rattenfängen, les hommes les plus capables de se faire ses mécènes. Je remarque que sa « clientèle » est entièrement différente de la mienne (qui n'a jamais compté un aristocrate de naissance, un homme ou une femme du monde ou un millionnaire).

C'est ainsi qu'il vient de faire un long voyage en auto en Italie, avec son éditeur dévoué Emile Paul et un très riche graveur français. (Il y a pris ou révisé ses notes pour le troisième volume – deuxième à paraître – de son *Voyage du condottiere*.)

Je craignais qu'il n'en revînt entiché de Mussolini. Mais il a su se défendre des amabilités fascistes, et même de celles de D'Annunzio, qui lui a télégraphié de son « *Vittoriale* » qu'il viendrait le voir à Sienne en avion. (Mais il a trouvé, ensuite, de bonnes raisons pour se dérober.) Son étonnante plasticité (qui jadis m'irritait : car elle lui faisait non seulement épouser aussitôt toutes mes pensées, mais me les resservir immédiatement après, comme de lui) fait que sur presque tous les points nous paraissions d'accord. Je le croirais, si je ne savais tout ce qu'il a écrit, dans les années de guerre, qui était à l'opposé absolu de ce que je pensais et disais. (Mais il paraît avoir oublié complètement.)

Sa supériorité d'art et d'esprit sur tous ceux d'à présent est éclatante. Et l'injustice à son égard de presque tous ceux d'à présent est un scandale. Il l'attribue particulièrement à l'inimitié acharnée de quelques hommes influents, comme André Gide (par envie) et le lourd et rancunier pédant Souday. Après en avoir beaucoup souffert, rugi, grincé des dents, il en rit. Mais il n'est pas homme à pardonner. À oublier, plutôt. Ce qui m'étonne le plus en lui, c'est la rosette qu'il arbore et qui ne le quitte jamais. Le Suarès que j'a connu jadis avait un sentiment de soi trop orgueilleux, trop haut, pour ne pas se sentir humilié par un insigne dérisoire, qui, sous prétexte de l'élever, le classe *au-dessous* de supérieurs en grade, qu'il méprise comme la boue de ses souliers.